

# Livres

LIBÉRATION JEUDI 10 OCTOBRE 2013

## Roth et Zweig épistoliers

La correspondance, entre 1927 et 1938, en pleine ascension du nazisme, de deux écrivains, juifs et autrichiens. **Pages II-III**

## Les feuilles pas mortes

À l'heure de la multiplication des supports numériques, le philosophe Roberto Casati prend la défense du livre en papier. **Page VI**

## Palmer et le Chat vont

Pétillon envoie son détective au pays des algues vertes quand Geluck tâte de la création divine. «Comment ça s'écrit». **Page VIII**

L'amour est dans le près  
Emmanuelle Pagano  
découpe en séquences  
nos liens quotidiens

**L**e livre est construit en fragments, on ouvre au hasard, entre deux paragraphes cette phrase tient seule : « *J'aime quand il est nu chez moi, c'est comme s'il habitait là.* » Le lecteur aléatoire se dit peut-être : « Tiens c'est bizarre, moi quand il est nu chez moi, j'ai plutôt l'impression que c'est comme si j'étais dehors. » On compare, on ronchonne, on approuve, signe qu'Emmanuelle Pagano parle de choses qui existent. Enfin, pas Pagano, bien sûr, mais la narratrice, et puis non, en fait, pas la narratrice non plus, car il y a plein de « je » différents dans *Nouons-nous*.

Au début, on croit que c'est une femme qui évoque un homme, en alternance avec l'homme qui parle de la femme. Comment ils se sont rencontrés, parfois quittés, couleurs et odeurs, gestes et observations : « *sous la douche, l'eau tombante redessine sa colonne vertébrale* » – ou misères de la vie quotidienne. Mais on s'aperçoit vite qu'il y a aussi des femmes entre elles, des hommes en couple, avec enfants, pas d'enfants, des jeunes, des vieux, par exemple : « *Avec l'âge et la maladie, indélicate, impudique, elle s'est emparée de moi, de mon intimité. Elle veut s'occuper elle-même de mes couches, parce que je n'ai pas de sac à main, parce que je vais oublier. Tous les prétextes sont bons pour avoir à me passer, le moins discrètement possible tout en ayant l'air de l'être, discrète, attentionnée, la garniture dont j'ai besoin, au resto par exemple, sous la table, en disant suffisamment fort, tiens, avec des sourires faus-*

*sement gênés pour nos voisins, et après s'être assurée que tout le monde peut voir.* » Parfois aussi ne sur-nage plus que le neutre, on ne sait plus quel genre parle de quel autre, il ne reste que souvenirs et morceaux de corps.

**Communisme.** Le titre ne ment pas. Ce n'est pas un inventaire des lieux érotiques, un dénouement, une -logie, sémio ou psycho. Au contraire, c'est la confusion, on est les uns sur les autres, l'écriture, la mémoire, le fantasme, le banal tout ensemble. Et ce n'est pas triste. Certains moments confinent au rêve, telle autre phrase semble presque décrire le projet de *Nouons-nous* : « *Je vois ses yeux se fermer, puis ses lèvres s'entrouvrir, et un peu de salive mouiller son menton : la serviette est là pour éponger l'excès d'eau du sommeil.* » Pagano cherche à saisir comment l'amour (pas le désir, ce discours des années 70, mais plutôt le lien), imbibe la matière quotidienne, comment l'un rentre dans l'autre (« *j'ai cru qu'il était près de moi, que sa main était dans ma nuque* ») et comment ça se « *débou-tonne* » aussi, le mot revient à peu de distance : « *Je voudrais déboutonner ce quelque chose d'être heureuse qui tient et tend toute la peau. C'est lui qui a tout ligoté, c'est lui qui m'a fait ce nœud du rire.* »

Le « je » est sans personne. Le lecteur cherche à saisir l'ordre des séquences : on pense à l'*Homme à la caméra* de Vertov, rangé par heures de la journée, par objets et par mouvements à la fois, ciné-œil de la machine ou communisme des regards. Comme si chacun offrait son point de vue



HELENE BAMBERGER, POL

**EMMANUELLE PAGANO**  
***Nouons-nous***

P.O.L., 206 pp., 16 €.

en gardant ses affects indigestes par-devers soi. C'est peut-être pour cela, du coup, qu'affleurent tout de même des motifs récurrents, dont celui du rituel, de l'ordre : on note ça entre autres pages 40, 78, 97, 123...

**Arbres.** Le couple serait la manie défaite et la solitude, la répétition, l'écho : « *Avant de la connaître, je parlais seul chez moi. J'étais un célibataire endurci et maniaque. Je me faisais la conversation tout seul tout haut tout le temps. Elle m'a enlevé cette manie. Depuis qu'elle n'est plus là, c'est le silence, qui est fait de l'absence de sa voix, de la mienne y répondant.* » On se rappelle que le récit précédent d'Emmanuelle Pagano, *l'Absence d'oiseaux d'eau*, « *était à l'origine un échange de lettres avec un autre écrivain* » avant de n'être plus qu'un texte de Pagano seule, une moitié, un *symbolon*. Ici, on retrouve les traces de cette séparation, de l'écriture comme adresse sans objet : « *Il m'a quittée pour écrire cette histoire, notre histoire, et alors, et alors seulement, a-t-il confié à des journalistes, tout ça lui est revenu, ou plutôt tout ça lui est venu, enfin, les sentiments, les sensations, les perceptions de l'amour, mais, a-t-il précisé, juste pour les écrire, juste le temps de les écrire.* » Un peu plus loin : « *Elle n'était avec moi que pour avoir une adresse où écrire, un destinataire.* » Peut-être alors vaut-il encore mieux parler aux arbres. Il y en a à nouveau beaucoup dans *Nouons-nous*, dont une « *écorce de bouleau* » et une « *vingtaine de stères de fayard* ».

ÉRIC LORET